Document généré le 13/04/2026 06:12

Nouvelles perspectives en sciences sociales

L'anthropologie des catastrophes : vers un futur événementiel ?
Anthropology of catastrophes. Toward future as events?

Karine St-Denis

Volume 19, numéro 2, mai 2024

Sur le thème : « Demain »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1112402ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1112402ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)
1918-7475 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

St-Denis, K. (2024). L'anthropologie des catastrophes : vers un futur événementiel ? *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *19*(2), 113–132. https://doi.org/10.7202/1112402ar

Résumé de l'article

Les désastres et les catastrophes sont indissociables de la culture, indissociables de nos pratiques, de nos convictions et de nos aspirations collectives. L'anthropologie des catastrophes est donc un champ disciplinaire pertinent pour étudier les désastres et catastrophes qui marqueront de plus en plus notre futur. Cet article présente les objets d'études et les notions centrales de cette anthropologie. Nous y montrons en quoi nos cultures occidentales octroient un caractère événementiel aux désastres et aux catastrophes et en quoi ce caractère événementiel est insuffisant pour comprendre notre avenir.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2024

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'anthropologie des catastrophes : vers un futur événementiel ?

Karine St-Denis
École nationale des pompiers de Québec,
Laval, Québec, Canada

> Ne pas craindre les répétitions, les entrecroisements, les recoupements. La même histoire reparaitra dans les mythes, dans les objets, dans la divination. Mais c'est de cette répétition même que surgira lentement l'aspect caractéristique de la société étudiée.
>
> Marcel Mauss[1]

L'anthropologie, science qui étudie les cultures humaines, s'est développée et distinguée par la durée de ses enquêtes. On trouve en ce sens nombre de manuels méthodologiques, dont le *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss (1947) qui rappellent que la durée permettra d'observer les répétitions, les constantes, de nos sociétés, et ce, que ce soit dans nos techniques du corps, nos outils, nos arts, nos organisations sociales ou dans nos politiques, nos normes, nos valeurs morales et nos mythes. Il y a, en ces différents domaines, des constantes que nous considérons comme étant nos identités collectives, nos cultures.

L'anthropologue pose même comme postulat méthodologique que seule l'observation au long cours, voire d'une durée minimum

[1] Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2002 [1947], p. 295.

de deux ans[2], permettra l'observation de ces constantes. C'est en observant, sur la durée, les événements de nos vies – des naissances, aux initiations, aux mariages, aux rites funéraires – que l'anthropologue apprendra les recoupements entre nos vies singulières et l'ensemble des pratiques, des convictions et des aspirations collectives. Il en va de même pour nos discours sur les changements climatiques et les catastrophes : quelles sont les répétitions, les entrecroisements que nous retrouvons dans nos pratiques singulières tout autant que dans nos discours collectifs ?

Le présent article est une exploration des apports des anthropologues des catastrophes à la compréhension de notre avenir. Ce champ d'étude a connu un essor à la fin du XX[e] siècle, soit au moment où des accidents technologiques majeurs – dont Bhopal (1984) et Tchernobyl (1986) – et les données environnementales et climatologiques ont mené à une prise de conscience que « la promesse de la technique moderne s'est inversée en menace[3] ». C'est dans ce contexte que prennent également ancrage la sociologie du risque[4] ainsi que nos diverses politiques publiques et pratiques collectives de gestion des risques climatiques internationales[5] et nationales[6]. C'est également dans ce contexte que se développera, une responsabilisation éclairée face à ces catastrophes qui marqueront notre futur[7]. L'anthropologie

2 Edward Evan Evans-Pritchard, *Social Anthropology*, Londres, Cohen & West, 1951, p. 83.

3 Hans Jonas, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, traduit de l'allemand par Jean Greisch, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1995 [1979], p. 15.

4 Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, traduction de l'allemand par Laure Bernardi, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2001 [1986].

5 Nous référons ici le lecteur au premier rapport du GIEC, soit au document Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE), *Changement climatique. Les évaluations du GIEC de 1990 à 1992. Premier rapport d'évaluation du GIEC. Aperçu général et Résumés destinés aux décideurs et Supplément 1992 du GIEC*, Genève, Organisation des nations unies (ONU), 1992. Il est à noter que ces rapports sont annuels depuis 1992.

6 Nous référons ici aux documentations canadiennes. Nous analyserons deux documents canadiens dans la suite du texte.

7 Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible devient certain*, Paris, Seuil, 2002.

des catastrophes tant pour son contexte d'élaboration que par son approche descriptive, qualitative et critique nous apparaît indispensable pour saisir ce que nous disons collectivement des changements climatiques et de notre avenir. En effet, l'anthropologie se distingue des sciences de la gestion des risques, telles que l'hydrométéorologie, la sismographie, la gestion des ressources publiques, l'étude des politiques publiques en matière de gestion etc., plus quantitatives et prédictives. L'anthropologue porte son regard sur l'expérience humaine de la catastrophe, sur comment nous faisons sens des risques, des événements et de notre survivance.

Dans le cadre limité de cet article, nous ne dresserons pas une analyse exhaustive du développement de l'anthropologie des catastrophes, ni des approches théoriques et des données ethnographiques qui y sont développées. Notre objectif sera autre. Nous souhaitons explorer en quoi l'anthropologie des catastrophes permet d'observer, voire de critiquer, ce que nous construisons comme conception de l'avenir.

Bien que les catastrophes puissent être d'origines humaines et technologiques, nous prioriserons ici les catastrophes environnementales : tornades, ouragans, raz-de-marée, tremblements de terre, feux de forêt, etc. Nous avons priorisé cet angle d'analyse puisque notre futur sera, entre autres, marqué par le changement climatique, donc par une augmentation de la fréquence et de l'intensité de ces catastrophes naturelles[8]. Notre réflexion sera menée en trois temps. Premièrement, nous définirons l'anthropologie des catastrophes en exposant succinctement ses divers objets d'études, ses approches dominantes et ses notions centrales. Deuxièmement, nous analyserons la notion d'événement, notion qui nous permettra de mettre en lumière que les désastres, les catastrophes, fracassent, détruisent, non seulement nos infrastructures matérielles mais également nos convictions et aspirations collectives. Nous conclurons en exposant les apports de

8 Gouvernement du Canada, *Profil national des risques. Un outil national de préparation et de sensibilisation aux situations d'urgence*, Ottawa, Sécurité publique du Canada, 2023, p. 12.

l'anthropologie des catastrophes pour notre futur qui sera marqué par une récurrence des catastrophes.

1. L'anthropologie des catastrophes : objets d'études et notions centrales

Afin de mieux saisir les apports de l'anthropologie des catastrophes pour notre compréhension de l'avenir, débutons par une courte présentation introductive sur les objets d'études d'anthropologues et sur les notions d'aléa, de risque, de désastre et de catastrophe que nous trouvons dans leurs travaux.

1.1. La catastrophe : un vécu culturel

Aux États-Unis, les ouvrages collectifs sous la direction de Susanna M. Hoffman et Anthony Oliver-Smith[9] sont des incontournables pour saisir les objets d'études des anthropologues des catastrophes. Publié en 2002, leur collectif intitulé *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*[10] nous offre une excellente introduction aux études anthropologiques des catastrophes. Les auteurs y affirment que : « Le désastre expose la façon dont les individus construisent, ou "encadrent" leur péril (incluant le déni de leur péril), la façon dont ils perçoivent leur environnement et leur subsistance, et la façon dont ils inventent l'explication, dont ils constituent leur moralité, et dont ils projettent leur continuité et leur promesse dans le futur[11] ». Le désastre est donc

9 Susanna M. Hoffman et Oliver-Smith Anthony (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Albuquerque (NM), School for Advanced Research Press, coll. « School of American Research Advanced Seminar Series », 2002 ; Antony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, Londres, Routledge, 2020 [1999].

10 Susanna M. Hoffman et Anthony Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, *op. cit.*

11 Traduction libre de : *« Disaster exposes the way in which people construct or "frame" their peril (including the denial of it), the way they perceive their environment and their subsistence, and the way they invent explanation, constitute their morality, and project their continuity and promise in to the future »* (Susanna M. Hoffman et Anthony Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, *op. cit.*, p. 6).

indissociable de la culture, indissociable de nos pratiques, de nos convictions et de nos aspirations collectives. En ce sens, le désastre devient un objet d'étude de la sociabilité humaine : « En exposant les capacités des organisations sociales et de l'ethos pour faire face aux formes immédiates de contraintes dues à l'urgence et avec la continuité de leurs efforts pendant de longues périodes de reconstruction, les désastres facilitent l'étude de la sociabilité humaine[12] ».

Ainsi, de nombreux travaux anthropologiques se concentreront sur nos compréhensions culturelles des événements. Ils s'intéresseront, notamment aux fractures identitaires lors des catastrophes, entre autres lors de déplacements de populations[13]. Ils seront aussi interpellés par les réactions émotives collectives durant et après les catastrophes[14] ou par ce qui demeure de nos pratiques,

12 Traduction libre de : « *By exposing the capacities of social organisation and ethos to cope with immediate forms of duress due to impact and emergency and with the sustainability of these efforts over long-term period of reconstruction, disasters facilitate the study of human sociability* » (*ibid.*, p. 10).

13 Gregory V. Button, « Popular Media Reframing of Man-Made Disasters: A Cautionary Tales », dans Susanna M. Hoffman et Anthony Oliver-Smith. (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Albuquerque (NM), School for Advanced Research Press, coll. « School of American Research Advanced Seminar Series », 2002, p. 143-158 ; Susanna M. Hoffman, « The Monster and the Mother. The Symbolism of Disaster », dans Susanna M. Hoffman et Anthony Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Albuquerque (NM), School for Advanced Research Press, coll. « School of American Research Advanced Seminar Series », 2002, p. 113-141 ; Elizabeth Inandiak, « Journal de l'éruption du volcan Merapi (26 octobre 2010-12 juin 2011) », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 41-60 ; Julien Langumier et Sandrine Revet, « Une ethnographie des catastrophes est-elle possible ? Coulées de boue et inondations au Venezuela et en France », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 77-90 ; Fabienne Martin, « Bifurcations. Les vies lépreuses », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 91-104 ; Anthony Oliver-Smith, « "What Is a Disaster?": Anthropological Perspectives on a Persistent Question », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 29-44.

14 Susanna M. Hoffman, « "The Worst of Times, The Best of Times". Toward a Model of Cultural Response to Disaster », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 141-161 ; Anthony Oliver-Smith, « Peru's Five-Hundred-Year Earthquake: Vulnerability in Historical Context »,

convictions et aspirations culturelles en post-catastrophes[15]. Guidés par les approches compréhensives, les travaux de ces anthropologues montrent en quoi nos interprétations des catastrophes s'inscrivent dans des convictions et des pratiques culturelles qui transcendent l'aléa naturel, sa prévention et sa gestion.

Les mêmes auteurs, Hoffman et Oliver-Smith, ont dirigé un deuxième collectif, tout aussi fondateur de l'anthropologie des catastrophes américaine intitulé *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective* (1999 et 2020)[16]. Le titre ici est révélateur d'une prise de conscience de l'Homme face à son péril environnemental. Pour expliquer cette prise de conscience, Oliver-Smith écrit : « Les désastres sont beaucoup plus caractérisés par les sociétés que par les simples environnements physiques. En effet, la nouvelle perspective affirme que les désastres ne font pas qu'advenir ; ils sont causés[17] ». Les inégalités humaines, localement tout autant qu'internationalement, exaspèrent les effets destructeurs des désastres.

Cette posture critique, voire féministe, guide plusieurs études anthropologiques des catastrophes. Nombre d'anthropologues

---

dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 83-97.

15 Robert E. Barrios, « Resilience: A Commentary from the Vantage Point of Anthropology », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 28-38 ; Susanna M. Hoffman, « After Atlas Shrugs: Cultural Persistence and Perpetuation in the Context of Disaster », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 371-392 ; Susanna M. Hoffman, « The Question of Culture Continuity and Change after Disaster: Further thoughts », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 39-41 ; Heather Lazrus et Carlos Arenas, « Islands on an Angry Earth: Climate Change, Disasters, and Implications for Two Island Communities », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 359-370.

16 Antony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, *op. cit.*

17 Traduction libre de : *« Disasters are seen to be far more characteristic of societies than they are of simple physical environments. In effect, the new perspective asserts that disasters do not simply happens; they are caused »* (Anthony Oliver-Smith, « Peru's Five-Hundred-Year Earthquake: Vulnerability in Historical Context », *op. cit.*, p. 83).

concentreront leurs travaux sur les inégalités économiques, de genres, sociales et territoriales pré-catastrophes et post-catastrophes[18]. D'autres se concentreront sur l'étude des pratiques d'intervention et de gestion des événements qui peuvent se révéler tout autant inégalitaires[19]. Devant la prise de conscience collective des impacts des changements climatiques et des inégalités qu'ils génèrent et amplifient, cette position critique globale a certes son importance, mais elle nous éloignerait ici de notre propos, soit les interprétations culturelles des catastrophes.

1.2. L'aléa, le risque, le danger, la catastrophe et le désastre : des notions difficiles à circonscrire

18 Rachelle Charlier-Doucet, « Vulnérabilité. Pour une sociologie du risque en Haïti et en République dominicaine », dans Laënnec Hurbon (dir.), *Catastrophes et environnement. Haïti, séisme du 12 janvier 2010*, Paris, École des Hautes études en sciences sociales, 2014, p. 151-191 ; A. J. Faas *et al.* « Disaster and Climate Change-Related Displacements and Resettlements. Cultural and Political Ecologies of Space, Power, and Practice », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 345-356 ; A. J. Faas et Robert E. Barrios, « Applied Anthropology of Risk, Hazards, and Disasters », *Human Organization*, vol. 74, nº 4, 2015, p. 287-295 ; Barbara Glowczewski et Alexandre Soucaille (dir), *Désastre*, *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011 ; Julien Hermesse, « Réflexions éthiques sur l'implication d'une anthropologue explorant les potentiels d'une catastrophe climatique pour sa recherche », dans Julien Hermesse, Michaël Singleton et Anne-Marie Vuilemenot (dir.), *Implications et explorations éthiques en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Academia et L'Harmattan, coll. *« Investigations d'anthropologie prospective », 2008, p.* 71-94 ; Julie K. Maldonado, « Considering culture in disaster practice », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 52-60.

19 Gregory V. Button, « The Negation of a Disaster: The Media Response to Oil Spills in Great Britain », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 121-137 ; Alice Corbet, « Invisibles omniprésents. Les morts du séisme », dans Laënnec Hurbon, (dir.), *Catastrophes et environnement. Haïti, séisme du 12 janvier 2010*, Paris, École des Hautes études en sciences sociales, 2014, p. 29-58 ; Anthony Oliver-Smith, « Disaster Risk Reduction and Applied Anthropology », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 73-85 ; Qiaoyun Zhang, « Disaster Response and Recovery: Aid and Social Change », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 86-97.

Pour étudier la catastrophe, sa prévention, sa gestion et son intervention, l'anthropologue partage des notions avec le domaine de la sociologie du risque, de la gestion de risque et de la sécurité civile. Au nombre des notions de ces domaines, nous avons retenu ici les plus fréquentes : aléa, risque, danger, catastrophe et désastre. Attardons-nous maintenant aux efforts de définition de ces notions au cœur des études anthropologiques des catastrophes.

La notion d'aléa n'est pas exclusive à l'anthropologie. Nous la retrouvons abondamment dans les documents gouvernementaux en sécurité civile. Les aléas sont les faits empiriques qui adviennent : ouragan, tornade, tremblement de terre, etc. En ce sens, le gouvernement du Canada définit un aléa comme un : « Phénomène, manifestation physique ou activité humaine susceptible d'occasionner des pertes en vies humaines ou des blessures, des dommages aux biens, des perturbations sociales et économiques ou une dégradation de l'environnement[20] ».

Mais, un aléa décrit un phénomène, une manifestation, une activité empiriquement observable, un fait conçu comme objectif. Cette notion apparaît donc vite limitée pour l'étude sociale et culturelle des catastrophes. Il n'est, dès lors, pas surprenant que, dans son nouveau *Profil national des risques*, le gouvernement du Canada n'utilise plus la notion d'aléa mais bien celle de danger, qu'il définit exactement dans les mêmes termes : « Phénomène, manifestation physique ou activité humaine susceptible d'occasionner des pertes en vies humaines ou des blessures, des dommages aux biens, des perturbations sociales et économiques ou une dégradation de l'environnement[21] ». Avec cette notion de danger, le gouvernement utilise une terminologie invoquant la peur, une peur des phénomènes naturels. La nature devient littéralement dangereuse. Il faut donc se prémunir, prévenir les conséquences néfastes ; c'est bien là le sens du sous-titre

20 Gouvernement du Canada, *Un cadre de sécurité civile pour le Canada. Troisième édition*, Ottawa, Direction générale des politiques de gestion d'urgence, Sécurité publique du Canada, 2017, p. 20.

21 Gouvernement du Canada, *Profil national des risques. Un outil national de préparation et de sensibilisation aux situations d'urgence*, *op. cit.*, p. 178.

du *Profil national des risques*, soit *Un outil national de préparation et de sensibilisation aux situations d'urgence.*

Mais alors qu'elle est la différence entre le danger et le risque ? Nous retrouvons également la notion de risque en sécurité civile. Le gouvernement du Canada définit le risque comme étant une « Combinaison de la possibilité qu'un danger donné se produise et des conséquences potentielles pouvant y être associées. Le risque découle de la vulnérabilité, de la proximité ou de l'exposition au danger, lesquelles ont une influence sur la possibilité de subir des effets négatifs[22] ». Le danger devient donc risque lorsqu'il est imminent et qu'il est craint pour ses effets négatifs réels – non plus que projetés – qui adviendront et que nous devrons subir. Il y a donc ici deux notions fort similaires mais qui se distinguent principalement par leur temps : le risque est imminent, il adviendra, tandis que le danger est projeté, il est imaginé, possible, sans matérialisation imminente.

L'analyse sociologique du risque d'Ulrich Beck s'aligne également sur cette crainte réelle mais également projetée des risques. En effet, selon Beck : « La conscience que l'on a du risque ne se situe pas dans le présent, mais essentiellement dans l'avenir[23] ». En d'autres termes, « Les risques ont donc forcément parties liées avec la prévision, avec des destructions non encore advenues mais menaçantes, dont la réalité présente réside justement dans cette dimension à venir[24] ». C'est donc bien la peur de la perte imminente qui donne force aux risques.

Ici, conformément aux travaux critiques et féministes des anthropologues des catastrophes, nous pouvons certes nous questionner sur l'autorité qui déterminera ce qui mérite d'être sauvé des destructions projetées, sur ce que seront les pouvoirs qui décideront qui seront les personnes et les communautés qui seront laissées pour compte. Ces questionnements se doivent d'être globaux puisque : « On observe une tendance à la globalisation qui touche la production et la reproduction, et transcende

22 *Ibid.*, p. 184.
23 Ulrich Beck, *La société du risque*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2001 [1986], p. 61.
24 *Ibid.*, p. 61.

les frontières des États-nations. On voit donc apparaître des menaces globales trans-nationales et non spécifique à une classe déterminée[25] ».

L'étude culturelle du risque ne serait pas complète sans une constatation que le risque peut tout autant être craint qu'il peut générer un goût pour les conduites à risque. L'anthropologue David Le Breton montre en ce sens que les conduites à risque – telles que les sports extrêmes – s'ancrent dans un désir de vivre, un désir de signification et de reconnaissance : « Le défi que l'on s'inflige teste la valeur de son existence. Paradoxalement, nos sociétés connaissent un climat de sécurité rarement atteint au fil de l'histoire. Mais quand les amers du sens font défaut, l'existence peine à s'établir[26] ». Il y a donc une espérance, une soif de vivre, qui nous mène aux combats contre les risques.

Le Breton poursuit en exposant que les risques choisis par ces amateurs de conduites à risque ne peuvent être ceux d'un métier : « Les dangers dus à l'exercice d'un métier ou d'une pratique font l'objet d'un apprentissage. La peur initiale est dissipée par les techniques ou les coopérations mise en œuvre[27] ». Des anthropologues ont constaté cet apprivoisement du risque chez les travailleurs. En ce sens, Sylvain Beaupré, qui a réalisé une étude chez les mineurs de l'Abitibi-Témiscamingue, affirme :

> Ma propre expérience sous terre me rappelle que, après deux ou trois jours à travailler au fond de la mine, on finit par s'habituer à cet environnement de travail, à tel point qu'on le juge franchement préférable à celui de l'ouvrier de la construction qui doit se déplacer sur des échafauds à longueur de journée[28].

Il y a donc apprentissage culturel du risque. Nous apprenons ce dont nous devons nous inquiéter comme nous apprenons à développer des savoirs techniques et des coopérations pour

25 *Ibid.*, p. 26-27.

26 David Le Breton, *Conduites à risques. Des jeux de mort aux jeux de vivre*, Paris, Presses universitaire de France, coll. « Quadrige », 2004 [2002], p. 11-12.

27 *Ibid.*, p. 14.

28 Sylvain Beaupré, *Des risques, des mines et des hommes. La perception du risque chez les mineurs de fond de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Presses de l'Université du Québec. 2012, p. 106-107.

affronter ces risques. Il y a là un acquis important pour qui souhaite comprendre que les risques, les catastrophes, doivent s'inscrire dans une étude des vécus, des pratiques, des convictions et des aspirations culturelles. Tout est appris collectivement dans ce combat contre les risques : nos craintes, nos armes, nos stratégies collectives, mais surtout ce pourquoi nous devons combattre, soit la valeur de nos existences individuelles tout autant que collectives.

Les notions de désastre et de catastrophe sont toutes aussi indissociables d'une compréhension culturelle. Avec le désastre et la catastrophe, nous sommes alors non plus dans le risque projeté, mais bien dans l'advenu : il y a eu catastrophe, il y a eu désastre. Par contre, les anthropologues ne s'entendent pas sur la distinction entre ces notions et sur leur gradation. Est-ce que le désastre est d'une ampleur plus grave que la catastrophe[29] ? Est-ce plutôt le contraire : la catastrophe relève-t-elle d'un vécu tragique supérieur au désastre duquel nous devrions pouvoir nous relever[30] ? Ici les anthropologues intituleront, tour à tour, un numéro des *Cahiers d'anthropologie sociale : Désastre*[31] ou préfèreront un titre tel que *Catastrophe and Culture*[32].

Bien que parfois utilisées indistinctement par les anthropologues, ces notions de désastre et de catastrophe font l'objet de maintes réflexions et maints efforts de clarification conceptuelle[33]. De ces deux notions, et des débats qu'ils génèrent, retenons non pas la gradation plus ou moins périlleuse de leurs conséquences négatives, mais bien le caractère essentiellement subjectif et imprévisible des désastres et des catastrophes. En

29 Gouvernement du Canada, *Profil national des risques. Un outil national de préparation et de sensibilisation aux situations d'urgence*, *op. cit.*

30 Salvatore D'Onofrio, « Le retour de Lévi-Strauss : de la catastrophe à l'anthropologie », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 62-64.

31 Barbara Glowczewski et Alexandre Soucaille (dir), *Désastre*, *Cahiers d'anthropologie sociale*, *op. cit.*

32 Susanna M. Hoffman et Anthony Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, *op. cit.*

33 Anthony Oliver-Smith, « "What Is a Disaster?": Anthropological Perspectives on a Persistent Question », *op. cit.*

d'autres termes, les désastres et catastrophes font événements :

> Les désastres en général son non routiniers, déstabilisants, causent de l'incertitude, du désordre et de l'effondrement sociologique. Dans de telles descriptions, l'accent est clairement mis sur ce qui distingue les désastres de l'ordinaire, du quotidien, des réalités qui sont caractérisées par un haut degré de prédictivité. Les désastres rompent la vie routinière, déstabilisent les structures et adaptations sociales, et mettent en danger les visions du monde et les systèmes de significations.[34]

L'étude anthropologiques des catastrophes – et des désastres – nous conduit donc directement à l'étude de l'événement. Cette notion d'événement, non réductible aux catastrophes et désastres, mérite qu'on s'y attarde afin de mieux saisir le caractère culturel et déstabilisant décrit dans les catastrophes et les désastres.

2. L'événement : la rupture du temps par la catastrophe

L'événement est ce moment où « on ne comprend plus, on ne s'entend plus[35] ». Le désastre, la catastrophe, est donc événementiel puisque : « Loin d'interpréter comme nous le faisons quotidiennement, sans y songer ou presque, tout à coup, nous ne sommes plus assurés de nos grilles de lecture. [...] nous voici plongés avec l'événement dans le régime extraordinaire de ce qui ne sait plus se dire[36] ». Ainsi le désastre, la catastrophe, devient un point de rupture : « l'action qui fait advenir l'événement fend le glacis des routines. En allant au-delà même des transgressions envisageables, elle libère d'un coup au sein de la

---

34 Traduction libre de : « *Disasters in general are nonroutine, destabilizing, causing uncertainty, disorder, and sociological collapse. In such descriptions there is clearly an emphasis on distinguishing disasters from ordinary, everyday, realities that are characterized explicitly and implicitly as possessing a higher degree of predictability. Disasters disrupt routine life, destabilize social structures and adaptations, and endanger worldviews and systems of meaning* » (*Ibid.*, p. 33).

35 Alban Bensa, Alban, « Les sciences sociales face à l'événement », dans Alban Bensa (dir.), *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006, p. 177.

36 *Ibid.*, p. 177.

sphère publique un faisceau de possibles jusque-là impensables[37] ».

Et, ici, gardons le mot « action » pour qualifier le désastre et la catastrophe, et non pas aléa, ni même danger ou risque. Certes des structures sociales, des territoires et des vies humaines seront détruites lors de désastres et de catastrophes. Mais c'est bien aussi ce que nous avons socialement bâti comme compréhension du monde, notre culture, qui sera détruite, qui ne suffira plus à contenir le flot de nos inquiétudes et de nos tourments.

Pourtant, il n'en va pas ainsi pour tous les événements. Les événements élémentaires[38] tels que les rites de passage et les rites funéraires sont intégrés dans un ensemble de pratiques, convictions et aspirations collectives. Il y a répétitions des naissances, des passages des âges et de la mort dans notre action collective, dans notre culture. Pour ces événements élémentaires, et comme l'expose Mauss : « La même histoire reparaîtra dans les mythes, dans les objets, dans la divination[39] ».

Pourquoi n'en va-t-il pas pareillement pour les événements complexes[40], donc pour les désastres et les catastrophes ? Il y a là une réponse à fournir qui peut contenir deux constats.

Un premier : si nous suivons les phases émotives associables aux catastrophes documentées par l'anthropologue Susanna M. Hoffman, nous sommes peut-être encore, collectivement, dans la première phase émotive face à cette catastrophe écologique que nous avons créée, soit à la phase du constat d'horreur[41]. « La promesse de la technique moderne s'est inversée en menace[42] », avons-nous vu, reprenant la formule de Hans Jonas. Advenue, cette inversion pourrait nous terroriser au point où nous ne parviendrions pas encore à la deuxième phase qui est un premier

37 *Ibid.*, p. 181.

38 Joseph J. Lévy, « L'événement en anthropologie : de l'élémentaire au complexe », dans Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 10.

39 Marcel Mauss, *op. cit.*, p. 295.

40 Joseph J, Lévy, *op. cit.*, p. 15.

41 Susanna M. Hoffman, « "The Worst of Times, The Best of Times". Toward a Model of Cultural Response to Disaster ». *op. cit.*, p. 198.

42 Hans Jonas, *op. cit.*, p. 15.

pas vers la guérison, soit la phase de réaffirmation de notre humanité commune, de notre souci sincère de l'autre *(Agapè)*[43]. Une telle reconnaissance de notre humanité commune mènerait à des transformations globales de nos structures d'exploitation des ressources et de production ; une transformation qui n'est pas encore advenue.

Un deuxième constat qu'on peut aussi dégager des travaux de l'anthropologue Hoffman pourrait tout autant se révéler pertinent ici. Un constat qui, somme toute, évoque l'idée que transformer nos modes de vie – et de pensées – issue de l'ère industrielle et de la mondialisation de l'exploitation des ressources naturelles prendra du temps. Notre culture – comme toutes cultures humaines – a réduit nos champs de possibles face à ce qui nous est devenu habituel, régulier, répétitif. Se réinventer demandera de traverser ces limites et, par conséquent, demandera du temps. Or, ce temps envisagé est peu compatible avec l'urgence d'agir climatique :

> Sans doute, les cultures et les sociétés sont marquées par une grande persistance. Même quand peu de personnes survivent à un désastre, ce qui est rare, puisque, habituellement, plusieurs le font, leurs systèmes, habitudes, schèmes de pensée et les modes d'expression perdurent. La culture persiste en partie parce que, dans l'esprit de ceux qui la portent, la culture crée des limitations. La culture met en place des frontières pour les perceptions, des entraves pour le langage, des murs pour les catégories. Même si c'est possible, cela est extrêmement difficile pour les peuples de briser ces barricades invisibles et de percevoir de manière ouverte ou de créer des formulations nouvelles.[44]

---

43 Susanna M. Hoffman, « "The Worst of Times, The Best of Times". Toward a Model of Cultural Response to Disaster », *op. cit.*

44 Traduction libre de : « *Without a doubt, cultures and societies, are marked by great persistence. Even when few people survive a disaster, which is rare, for usually many do, their systems, habits, thought patterns, means of expression flow on. Culture persists in part because, in the minds of those who hold it, culture creates limitations. Culture forms boundaries on perceptions, fetters on language, walls in categories. While it is possible, it is extremely difficult for people to break through these invisible barricades to perceive in open ways or create formulations anew* » (Susanna M. Hoffman, « After Atlas Shrugs: Cultural Persistence and Perpetuation in the Context of Disaster », *op. cit.*, p. 385).

Conclusion. L'anthropologie des catastrophes de l'étonnement à notre continuité

Notre présent est déjà marqué par la fréquence et l'intensité des tornades, des inondations, des feux de forêt, des tempêtes de verglas, etc. qui résultent des changements climatiques. Il nous faut, dès maintenant, repenser nos façons de comprendre ces phénomènes naturels. Leurs répétitions devraient pouvoir faire culture, devraient pouvoir construire des remparts pour « le sauvetage de ce qui est prioritaire dans les traditions culturelles et les manières de vivre qui sont prioritaires ou simplement ce qui peut encore être sauvé[45] ».

Le constat des conséquences liées aux changements climatiques, voire notre terreur face à ce que nous avons nous-même produit, doit faire place à un réel engagement envers l'avenir. Nos peurs – réelles et irréelles – des risques ne peuvent pas être nos seules guides pour fonder et comprendre notre avenir. Notre futur ne peut pas n'être qu'une survenue de plus en plus fréquente d'événements catastrophiques, une advenue de plus en plus fréquentes d'« incertitude, désordre et effondrement sociologique[46] ».

Comme nous l'avons soulevé, notre solution actuelle, la gestion de risques, dont la rhétorique produit la peur face aux dangers, ne construit pas de réel sens, de réelles compréhensions collectives durables. Nos politiques publiques et actions collectives en matière de gestion de risques, par des approches quantitatives et prédictives, contribuent, certes, à prévenir les conséquences d'un risque imminent, mais elles ne lient pas ce risque avec nos constructions symboliques des tornades, des inondations, des feux de forêts, des tempêtes de verglas, etc. qui ont marqué, et marqueront de plus en plus, nos territoires et nos imaginaires.

---

45 Traduction libre de : « *The saving of what prior cultural traditions and life ways that are either highly revered or simply what can be salvaged* » (Susanna M. Hoffman, « "The Worst of Times, The Best of Times". Toward a Model of Cultural Response to Disaster », *op. cit.*, p.160).

46 Traduction libre de : « *uncertainty, disorder, and sociological collapse* » (Anthony Oliver-Smith, « "What Is a Disaster?": Anthropological Perspectives on a Persistent Question », *op. cit.*, p. 33).

Qu'avons-nous fait collectivement de ces tornades, inondations, feux de forêts, tempêtes de verglas, etc. ? Sous le coup de l'événement, nous les avons, certes, traités en nouvelles médiatiques, mais nous ne les avons pas répétés dans « les mythes, dans les objets, dans la divination[47] ». Nous avons, certes, dit beaucoup dans l'immédiat médiatique du temps de l'urgence[48], mais qu'en avons-nous réellement compris collectivement ? Qu'en avons-nous sauvé ? Quels sont donc les « traditions culturelles et modes de vie antérieurs[49] » qui se sont révélés être les nôtres lors de ces épreuves ? Comment avons-nous construit, qualitativement, les coopérations sociales qui ont été nos remparts territoriaux et interprétatifs contre ces destructions ?

Voilà où nous convie l'anthropologie des catastrophes : à prendre conscience, certes, des rapports de pouvoir qui exaspèrent les conséquences des catastrophes, mais également à prendre, dès maintenant, conscience que les catastrophes sont indissociables de nos cultures, de nos convictions, de nos aspirations collectives. Les catastrophes nous révèlent à nous-mêmes ce que nous avons de plus cher, ce qui vaut la peine d'être sauvé, et peine il y a présentement et il y aura de plus en plus dans notre avenir. Et cette histoire doit reparaitre dans nos mythes, dans nos récits collectifs des catastrophes, tout autant que dans les objets, soit dans nos infrastructures, bâtiments et objets du quotidien qui habitent nos territoires.

47 Marcel Mauss, *op. cit.*, p. 295.

48 François Laplantine, « La preuve, la révélation, le scandale », dans Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 27.

49 Traduction libre de : « *prior cultural traditions and life ways* » (Susanna M. Hoffman, « "The Worst of Times, The Best of Times". Toward a Model of Cultural Response to Disaster », *op. cit.*, p.160).

Bibliographie

Barrios, Robert E., « Resilience: A Commentary from the Vantage Point of Anthropology », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 28-38.

Beaupré, Sylvain, *Des risques, des mines et des hommes. La perception du risque chez les mineurs de fond de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Presses de l'Université du Québec. 2012.

Bensa, Alban, « Les sciences sociales face à l'événement », dans Alban Bensa (dir.), *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006, p. 171-195.

Beck, Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, traduction de l'allemand par Laure Bernardi, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2001 [1986].

Button, Gregory V., « The Negation of a Disaster: The Media Response to Oil Spills in Great Britain », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 121-137.

Button, Gregory V., « Popular Media Reframing of Man-Made Disasters: A Cautionary Tales », dans Susanna M. Hoffman et Oliver-Smith Anthony. (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Albuquerque (NM), School for Advanced Research Press, coll. « School of American Research Advanced Seminar Series », 2002, p. 143-158.

Charlier-Doucet, Rachelle, « Vulnérabilité. Pour une sociologie du risque en Haïti et en République dominicaine », dans Laënnec Hurbon (dir.), *Catastrophes et environnement. Haïti, séisme du 12 janvier 2010*, Paris, École des Hautes études en sciences sociales, 2014, p. 151-191.

Corbet, Alice, « Invisibles omniprésents. Les morts du séisme », dans Laënnec Hurbon, (dir.), *Catastrophes et environnement. Haïti, séisme du 12 janvier 2010*, Paris,École des Hautes études en sciences sociales, 2014, p. 29-58.

D'Onofrio, Salvatore, « Le retour de Lévi-Strauss : de la catastrophe à l'anthropologie », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 61-76.

Dupuy, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible devient certain*, Paris, Seuil, 2002.

Evans-Pritchard, Edward Evan, *Social Anthropology*, London, Cohen & West, 1951.

Faas, A. J. et Robert E. Barrios, « Applied Anthropology of Risk, Hazards, and Disasters », *Human Organization*, vol. 74, nº 4, 2015, p. 287-295.

Faas, A. J. *et al.*, « Disaster and Climate Change-Related Displacements and Resettlements. Cultural and Political Ecologies of Space, Power, and Practice », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 345-356.

Glowczewski, Barbara et Alexandre Soucaille (dir), *Désastre*, *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011.

Gouvernement du Canada, *Un cadre de sécurité civile pour le Canada. Troisième édition*. Ottawa, Direction générale des politiques de gestion d'urgence, Sécurité publique du Canada, 2017.

Gouvernement du Canada, *Profil national des risques. Un outil national de préparation et de sensibilisation aux situations d'urgence*, Ottawa, Sécurité publique du Canada, 2023.

Hermesse, Julien, « Réflexions éthiques sur l'implication d'une anthropologue explorant les potentiels d'une catastrophe climatique pour sa recherche », dans Julien Hermesse, Michaël Singleton et Anne-Marie Vuilemenot (dir.), *Implications et explorations éthiques en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Academia et L'Harmattan, coll. « Investigations d'anthropologie prospective », 2008, p. 71-94.

Hoffman, Susanna M., « After Atlas Shrugs: Cultural Persistence and Perpetuation in the Context of Disaster », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 371-392.

Hoffman, Susanna M., « The Monster and the Mother. The Symbolism of Disaster », dans Susanna M. Hoffman et Oliver-Smith Anthony (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Albuquerque (NM), School for Advanced Research Press, coll. « School of American Research Advanced Seminar Series », 2002, p. 113-141.

Hoffman, Susanna M., « The Question of Culture Continuity and Change after Disaster: Further thoughts », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 39-41.

Hoffman Susanna M., « "The Worst of Times, The Best of Times". Toward a Model of Cultural Response to Disaster », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 141-161.

Hoffman, Susanna M. et Anthony Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Albuquerque (NM), School for Advanced Research Press, coll. « School of American Research Advanced Seminar Series », 2002.

Inandiak, Elizabeth, « Journal de l'éruption du volcan Merapi (26 octobre 2010-12 juin 2011) », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 41-60.

Jonas, Hans, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, traduit de l'allemand par Jean Greisch, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais »1995 [1979].

Laplantine François, « La preuve, la révélation, le scandale », dans Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-37.

Langumier, Julien et Sandrine Revet, « Une ethnographie des catastrophes est-elle possible ? Coulées de boue et inondations au Venezuela et en France », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 77-90.

Lazrus, Heather et Carlos Arenas, « Islands on an Angry Earth: Climate Change, Disasters, and Implications for Two Island Communities », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 359-370.

Le Breton, David, *Conduites à risques. Des jeux de mort aux jeux de vivre*, Paris, Presses universitaire de France, coll. « Quadrige », 2004 [2002].

Lévy, Joseph J., « L'événement en anthropologie : de l'élémentaire au complexe », dans Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 9-21.

Maldonado, Julie K., « Considering culture in disaster practice », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 52-60.

Mauss, Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2002 [1947].

Martin, Fabienne, « Bifurcations. Les vies lépreuses », *Cahiers d'anthropologie sociale*, nº 7, 2011, p. 91-104.

Oliver-Smith, Anthony, « Disaster Risk Reduction and Applied Anthropology », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 73-85.

Oliver-Smith, Anthony, « Peru's Five-Hundred-Year Earthquake: Vulnerability in Historical Context », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 83-97.

Oliver-Smith, Anthony, « "What Is a Disaster?": Anthropological Perspectives on a Persistent Question », dans Anthony Oliver-Smith et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, New York, Routledge, 2020, p. 29-44.

Oliver-Smith, Anthony et Susanna M. Hoffman (dir.), *The Angry Earth. Disaster in Anthropological Perspective*, Londres, Routledge, 2020 [1999].

Programme des Nations unis pour l'environnement (PNUE), *Changement climatique. Les évaluations du GIEC de 1990 à 1992. Premier rapport d'évaluation du GIEC. Aperçu général et Résumés destinés aux décideurs et Supplément 1992 du GIEC*, Genève, Organisation des nations unies (ONU), 1992.

Zhang, Qiaoyun, « Disaster Response and Recovery: Aid and Social Change », *Annals of Anthropological Practice*, vol. 40, nº 1, 2016, p. 86-97.